

On doit à Jacques I^{er} le mode d'une musique plaintive inconnue avant lui.

Ce fut sous le règne de Jacques I^{er}, vers l'an 1446, que Henri le Ménestrel ou Harry l'Aveugle (*Blind Harry*) chanta le guerrier Guillaume Wallace, si populaire en Écosse. Quelques critiques préférèrent le ménestrel Henry à Barbour et à Chaucer.

Dumbard et Douglas fleurirent encore en Écosse.

En Angleterre, le comte de Worcester et le comte de Rivers, tous deux protecteurs des lettres et les cultivant eux-mêmes, perdirent la tête sur l'échafaud. Rivers et Caxton, son imprimeur et son panégyriste, sont les premiers auteurs dont les écrits aient été donnés par la presse anglaise. Les ouvrages de Rivers consistoient en traductions du français, notamment des Proverbes de Christine de Pisan.

Sous Henri VII, le premier Tudor, il y eut beaucoup de poètes sans génie : un des serviteurs de ce roi, qui mit fin aux guerres des maisons d'York et de Lancastre, avoit quelque talent pour la satire.

BALLADES ET CHANSONS POPULAIRES.

Les ballades et chansons populaires, tant écossoises qu'angloises et irlandaises, du xiv^e et du xv^e siècle, sont simples sans être naïves : la naïveté est un fruit de la Gaule. La simplicité vient du cœur, la naïveté, de l'esprit : un homme simple est presque toujours un bon homme ; un homme naïf peut n'être pas toujours bon ; et pourtant la naïveté ne cesse jamais d'être naturelle, tandis que la simplicité est souvent l'effet de l'art.

Les plus renommées des ballades angloises et écossoises sont *Les Enfants dans le Bois* (*The Children in the Wood*), et la *Chanson du Saule*, altérée par Shakespeare. Dans l'original, c'est un amant qui se plaint d'être abandonné. « Une pauvre âme étoit assise en soupirant sous un sycomore : O saule, saule, saule ! la main sur son sein, la tête sur ses genoux ; ô saule, saule, saule ! ô saule, saule, saule ! Chantez : Oh ! le saule vert sera ma guirlande, etc. » Cette chanson s'est emparée si fortement de l'imagination des poètes anglais, que Rowe n'a pas craint de l'imiter après Shakespeare.

Robin Hood, voleur célèbre, est un personnage favori des ballades : il y a vingt chansons sur sa naissance, sur son prétendu combat avec le roi Richard et sur ses exploits avec Petit-John : sa longue histoire rimée et celle d'Adam Bell ressembloient aux complaintes latines de

la Jacquerie ou aux confessions de potence que le peuple répétoit dans nos rues :

Or prions le doux Rédempteur
Qu'il nous préserve de malheur,
De la potence et des galères,
Et de plusieurs autres misères.

Lady Anne Bothwell est le *Dors, mon enfant*, de *Berquin* ; le *Friar* (le Moine) est l'aventure du père Arsène, et celle-ci vient du *Comte de Comminges*. Le *Hunting in Chevy-Chace*, très-belle ballade (la chasse dans Chevy-Chasse), décrit le combat du comte de Douglas et du comte Percy dans une forêt sur la frontière d'Écosse.

Selon moi, les deux ballades qui sortent le plus des lieux communs sont *Sir Cauline* et *Childe Waters* : pour en sentir le rythme, on n'a pas besoin de savoir l'anglais ; la mesure tombe aussi marquée que celle d'une valse. Chaque strophe se forme de quatre vers, alternativement de huit et de six syllabes ; quelques vers redondants sont ajoutés aux strophes du *Sir Cauline*. La langue de ces ballades n'est pas tout à fait du temps où elles furent composées ; le style en paroît rajeuni.

Sir Cauline, chevalier à la cour d'un roi d'Irlande, est devenu amoureux de Christabelle, fille unique de ce roi ; Christabelle, comme toutes les princesses bien élevées de ce temps-là, connoît la vertu des simples. Sir Cauline est malade d'amour. Le roi, après avoir entendu la messe, un dimanche, s'en va dîner. Il s'enquiert du chevalier Cauline, chargé de lui verser à boire ; un courtisan répond que l'échanson est au lit. Le roi ordonne à sa fille de visiter le chevalier, et de lui porter du pain et du vin. Christabelle se rend à la chambre du chevalier. « Comment vous portez-vous, mylord ? — Oh ! bien malade, belle lady. — Levez-vous, homme, et ne restez pas couché comme un poltron, car on dit dans la salle de mon père que vous mourez d'amour pour moi. — Belle lady ! c'est pour l'amour de vous que je me dessèche. Si vous vouliez me reconforter d'un baiser, je passerois de la peine au bonheur. — Sire chevalier, mon père est un roi, et je suis sa seule héritière. — O lady ! tu es la fille d'un roi, et je ne suis pas ton égal ! mais qu'il me soit permis d'accomplir quelque fait d'armes pour devenir ton bachelier. »

Christabelle envoie Cauline sur le coteau d'Eldridge, à l'endroit où croît une épine isolée au milieu d'une bruyère. Le seigneur d'Eldridge est un chevalier païen d'une force prodigieuse. Sir Cauline le combat,

lui coupe une main et le désarme. Christabelle déclare qu'elle n'aura d'autre mari que le vainqueur.

Dans la seconde partie de la ballade, le roi, étant allé prendre l'air sur le soir, rencontre par malheur Christabelle et Cauline *in dalliance sweet* (dans un doux abandon). Il renferme Cauline au fond d'une cave, Christabelle au haut d'une tour; il vouloit tout d'abord occire le chevalier, car ce roi étoit « un homme colère, » dit la chanson, *an angrye man was he*. Mais, adouci par les prières de la reine, il se contenta de le bannir à perpétuité. Cependant, il cherche à consoler sa fille, qui pleure; il fait proclamer un tournois. A ce tournois se présentent un chevalier inconnu, couvert d'une armure noire, puis un géant, qui se propose de venger l'autre géant d'Eldridge. Le chevalier noir ose seul se mesurer avec le mécréant provocateur; il le tue, et meurt lui-même de ses blessures. Christabelle meurt aussi, après avoir reconnu sir Cauline dans le chevalier noir et pansé ses plaies. « Un profond soupir brisa son gentil cœur en deux. »

A deep-fette sighe
That burst her gentle heart in twayne.

Ainsi trépassèrent les deux amants, comme Pyrame et Thisbé. La complainte françoise a célébré ceux-ci :

Ils étoient si parfaits,
Qu'on disoit qu'ils étoient
Les plus beaux de la ville.

Vers naturels et tels, grâce à Dieu, qu'on s'est mis à les faire aujourd'hui.

Le sujet de la ballade de sir Cauline se retrouve à peu près partout. La ballade *Childe-Waters* peint la vie privée dans ce qu'elle a d'intime et de pathétique. Le mot *Childe* ou *Chield*, maintenant *Child* (enfant), est employé par les vieux poètes anglois comme une sorte de titre; ce titre est donné au prince Arthur dans la *Fairie Queen* (La Reine des Fées); le fils du roi est appelé *Childe-Tristram*. Voici cette ballade à quelques strophes près. Vous remarquerez qu'*Ellen* répète presque mot à mot les paroles de *Childe-Waters*, de même que les héros d'Homère répètent *totidem verbis* les messages des chefs. La nature, lorsqu'elle n'est pas sophistiquée, a un type commun dont l'empreinte est gravée au fond des mœurs de tous les peuples.

CHILDE-WATERS.

Childe-Waters étoit dans son écurie, et flattoit de sa main son coursier, blanc comme du lait. Vers lui s'avance une jeune lady, aussi belle que quiconque porta jamais habillement de femme.

Elle dit : « Le Christ vous sauve, bon Childe-Waters ! » Elle dit : « Le Christ vous sauve, et voyez ! ma ceinture d'or, qui étoit trop longue, est maintenant trop courte pour moi. »

« Et tout cela est que d'un enfant de vous je sens le poids à mon côté. Ma robe verte est trop étroite; auparavant elle étoit trop large. »

— « Si l'enfant est mien, belle Ellen, dit-il, s'il est mien, comme vous me le dites, prenez pour vous Cheshire et Lancashire ensemble; prenez-les pour être votre bien. »

« Si l'enfant est mien, belle Ellen, dit-il, s'il est mien, comme vous le jurez, prenez pour vous Cheshire et Lancashire ensemble, et faites cet enfant votre héritier. »

Elle dit : « J'aime mieux avoir un baiser, Childe-Waters, de ta bouche que d'avoir ensemble Cheshire et Lancashire, qui sont au nord et au sud. »

« Et j'aime mieux avoir un regard, Childe-Waters, de tes yeux que d'avoir Cheshire et Lancashire ensemble et de les prendre pour mon bien. »

— « Demain, Ellen, je dois chevaucher loin dans la contrée du nord : la plus belle lady que je rencontrerai, Ellen, il faudra qu'elle vienne avec moi. »

— « Quoique je ne sois pas cette belle lady, laisse-moi aller avec toi; et je vous prie, Childe-Waters, laissez-moi être votre page à pied. »

— « Si vous voulez être mon page à pied, Ellen, comme vous me le dites, il faut alors couper votre robe verte un pouce au-dessus de vos genoux. »

« Ainsi ferez de vos cheveux blonds, un pouce au-dessus de vos yeux. Vous ne direz à personne quel est mon nom, et alors vous serez mon page à pied. »

Elle tout le long du jour que Childe-Waters chevaucha courut pieds

nus à son côté, et il ne fut jamais assez courtois chevalier pour dire :
« Ellen, voulez-vous chevaucher ? »

« Chevauchez doucement, dit-elle, ô Childe-Waters! pourquoi chevauchez-vous si vite? L'enfant qui n'appartient à d'autre homme qu'à toi brisera mes entrailles. »

Il dit : — « Vois-tu cette eau, Ellen, qui coule à plein bord ? » —
— « J'espère en Dieu, ô Childe-Waters! vous ne souffrirez jamais que je nage. »

Mais quand elle vint à la rivière, elle y entra jusqu'aux épaules.
« Que le Seigneur du ciel soit maintenant mon aide, car il faut que j'apprenne à nager. »

Les eaux salées enflèrent ses vêtements ; notre lady souleva son sein.
Childe-Waters étoit un homme de malheur : bon Dieu ! obliger la belle Ellen à nager !

Et quand elle fut de l'autre côté de l'eau, elle vint à ses genoux. Il dit : « Viens ici, toi, belle Ellen : vois là-bas ce que je vois. »

« Ne vois-tu pas un château, Ellen, dont la porte brille d'un or rougi? De vingt-quatre belles ladies qui sont là, la plus belle est ma compagne. »

— « Je vois maintenant le château, Childe-Waters, d'or rougi brille la porte. Dieu vous donne bonne connoissance de vous-même et de votre digne compagne ! »

Là étoient vingt-quatre belles ladies folâtrant au bal, et Ellen, la plus belle lady de toutes, mena le destrier à l'écurie.

Et alors parla la sœur de Childe-Waters. Voici les mots qu'elle dit :
« Vous avez le plus joli petit page, mon frère, que j'aie jamais vu. »

« Mais ses flancs sont si gros, sa ceinture est placée si haut ! Childe-Waters, je vous prie, laissez-le coucher dans ma chambre. »

— « Il n'est pas convenable qu'un petit page à pied, qui a couru à travers les marais et la boue, couche dans la chambre d'une lady qui porte de si riches atours. »

« Il est plus convenable pour un petit page à pied, qui a couru à travers les marais et la boue, de souper sur ses genoux, devant le feu de la cuisine. »

Quand chacun eut soupé, chacun prit le chemin de son lit. Il dit :
« Viens ici, mon petit page à pied, et écoute ce que je dis :

« Descends à la ville et reste dans la rue : la plus belle femme que tu pourras trouver, arrête-la pour dormir dans mes bras. Apporte-la dans tes deux bras, de peur qu'elle ne se salisse les pieds. »

Ellen est allée à la ville ; elle a demeuré dans la rue : la plus belle femme qu'elle a pu rencontrer, elle l'a arrêtée pour dormir dans les bras de Childe-Waters. Elle l'a apportée dans ses deux bras, de peur qu'elle ne se salit les pieds.

« Je vous prie maintenant, bon Childe-Waters, de me laisser coucher à vos pieds, car il n'y a pas de place dans cette maison où je puisse essayer de dormir. »

Il lui accorda la permission, et la belle Ellen se coucha au pied de son lit. Cela fait, la nuit passa vite, et quand le jour approcha,

Il dit : « Lève-toi, mon petit page à pied ; va donner à mon cheval le blé et le foin ; donne-lui à présent la bonne avoine noire, afin qu'il m'emmène mieux. »

Lors se leva la belle Ellen, et donna au cheval le blé et le foin : elle en fit ainsi de la bonne avoine noire, afin que le cheval emmenât mieux *Childe-Waters*.

Elle appuya son dos contre le bord de la mangeoire, et gémit tristement ; elle appuya son dos contre le bord de la mangeoire, et là elle fit sa plainte.

Et elle fut entendue de la mère chérie de Childe-Waters. La mère entendit la dolente douleur ; elle dit : « Debout, toi, Childe-Waters ! et va à l'écurie. »

« Car dans ton écurie est un spectre qui gémit péniblement, ou bien quelque femme est en travail d'enfant ; elle commence la douleur. »

Childe-Waters se leva promptement ; il revêtit sa chemise de soie, et mit ses autres habits sur son corps blanc comme du lait.

Et quand il fut à la porte de l'écurie, il s'arrêta tout court pour entendre comment sa belle Ellen faisoit ses lamentations.

Elle disoit : « Lullabye, mon cher enfant ! Lullabye, cher enfant ! cher ! Je voudrais que ton père fût un roi, et que ta mère fût enfermée dans une bière. »

— « Paix à présent, dit Childe-Waters, bonne et belle Ellen ! prends courage, je te prie, et les noces et les relevailles auront lieu ensemble le même jour. »

Un caractère sauvage se décèle dans cette chanson. Childe-Waters est atroce : il se plaît à mettre sa maîtresse à l'épreuve des plus abominables tortures du corps et de l'âme. Ellen, ensorcelée, s'y soumet avec la résignation d'un amour qui compte pour rien les sacrifices. Elle fait une longue course à pied ; elle traverse un fleuve à la nage ; elle subit toutes les humiliations dans le château des vingt-quatre femmes ; elle s'entend dire, de la bouche même de son amant moqueur, qu'il aime la plus belle de ces femmes ; d'après son ordre, elle va lui chercher une courtisane ; elle, pauvre Ellen, qu'il força de courir pieds nus dans la fange, doit enlever dans ses bras cette courtisane, de peur qu'elle ne se salisse les pieds. Jamais une plainte, pas un reproche ; et quand elle met au jour son enfant, au milieu de ses douleurs, elle le berce des paroles d'une nourrice ; elle demande un trône pour Childe-Waters, un cercueil pour elle. L'homme cruel est touché, et se croit enfin le père de l'innocente créature. Mais les noces et les relevailles ne viendront-elles pas trop tard ?

Childe-Waters et Childe-Harold n'ont-ils pas quelques traits de ressemblance ? Lord Byron auroit-il moulé son caractère sur un ancien héros de ballade, comme il monta sa lyre sur le vieux mode des poètes du xv^e siècle ?

Il seroit possible que la première idée de cette ballade eût été empruntée de la dixième nouvelle, dixième journée du Décaméron. Griselda, éprouvée par Gualtieri, seroit Ellen, et le nom même de *Waters* n'est qu'une forme de celui de *Gautier*. Mais entre les deux nouvelles il y a la différence de la nature humaine angloise et de la nature humaine italienne.

Avant de quitter le moyen âge, je mentionnerai une chose dont on a pu s'apercevoir : je n'ai point parlé des auteurs qui ont écrit en latin pendant les sept ou huit siècles que nous venons de parcourir. Cela n'entroit point dans le plan que je me suis tracé, parce qu'en effet la littérature latine du moyen âge, et avant le moyen âge, appartient également à l'Europe de cette époque ; or, il ne s'agit ici que de l'idiome ou des idiomes particuliers aux Anglois. Ainsi je n'ai rien dit de Gildas dans le vi^e siècle ; de Nennius, abbé de Banchor, d'Aldhelm, dans le vii^e ; de Bède, d'Alcuin, de Boniface, archevêque de Mayence et Anglois, de Willebald, d'Eddius, moine de Cantorbéry, de Dungal et de Clément, dans le viii^e ; de Jean Scot Érigène, d'Asser, à qui l'on doit la vie d'Alfred le Grand, dont il étoit le favori, dans le ix^e ; de saint Dunstan, d'Elfrie le grammairien, dans le x^e ; d'Ingulphe, dans le xi^e, de Lanfranc, d'Anselme, de Robert White, de Guillaume de Malmsbury, de Huntington, de Jean de Salisbury, de Pierre de Blois,

de Géraud-Barry, dans les xii^e et xiii^e ; de Roger Bacon, de Michel Scot, de Guillaume Ockam, de Matthieu Paris, de Thomas Wykes, d'Hemmingford, d'Avesbury, dans les xiii^e et xiv^e siècles. Ce n'est pas que ces écrivains ne soient remplis des choses les plus curieuses pour l'étude de l'histoire, pour celle des mœurs, des sciences et des arts. Il seroit à désirer que nous eussions des traductions des principaux ouvrages de ces auteurs.

Ici finit la première partie de cet essai. La littérature angloise, pour ainsi dire orale dans ses quatre premières époques, est parlée plutôt qu'écrite ; transmise à la postérité au moyen d'une sorte de sténographie, elle a les avantages et les défauts de l'improvisation : la poésie est simple, mais incorrecte ; l'histoire curieuse, mais renfermée dans le cercle individuel. Maintenant nous allons voir la haute poésie étouffer la poésie intime, et la grande histoire tuer la petite : cette révolution littéraire va s'opérer par la marche graduelle de la civilisation, au moment où une révolution religieuse va rompre l'unité catholique et la fraternité européenne.